

notez que Verdi n'a jamais professé. Il est vrai que la qualification de professeur implique le *non plus ultra* de l'admiration.

C'est dans cette belle propriété qui a près de deux lieues d'étendue, que Verdi va se reposer de ses fatigues et des ennuis des grandes villes,—de ses triomphes le plus souvent (c'est ce qu'il appelle ses ennuis). Là, le fusil sur l'épaule ou un livre à la main, il visite, en se promenant, ses nombreuses fermes et cause avec ses *contadini* de culture, de labourage, de semailles, de récoltes, etc. Verdi a fait des études non moins consciencieuses d'agriculture que de contre point, aussi n'est-il pas depuis Busseto jusqu'à l'âme une propriété mieux tenue que la sienne. Les paysans, qui associent d'ordinaire l'attachement à l'estime et à l'admiration, l'adorent et le lui prouvent de mille manières, et dans maintes occasions. Il en est une, par exemple, qui touche plus particulièrement le cœur de l'artiste le soir lorsqu'il va se promener dans les champs avec Mme Verdi, une femme dont les qualités du cœur rivalisent avec celles de l'esprit, les cultivateurs se réunissent pour le fêter en lui chantant les plus beaux chœurs de ses opéras. Non, jamais chant d'orphéonistes ne produira une plus douce sensation que celle que j'éprouvai moi-même un soir d'été, un de ces beaux soirs d'Italie que la lune argente de sa molle clarté, quand, en me promenant avec Verdi, j'entendis au loin, le chœur de la soif des Croisés dans *I Lombardi* (Jérusalem.)

O signore dal tetto natio

Le maestro lui-même était ému. Et les voix se complétaient si bien et nuançaient si bien le chant qu'on ne regrettrait pas l'absence de l'accompagnement.

—En voilà au moins, dit Verdi en souriant, pour cacher ses émotions, en voilà qui ne m'ont pas fait échauffer la bile aux répétitions!

C'est à son talent, à son génie, que Verdi doit cette belle et vaste propriété. Et c'est ce qui la lui rend plus chère. Ceux à qui Scribe faisait, avec une fierté bien légitime, les honneurs de la sienne, comprendront cette satisfaction de l'heureux musicien qui naquit sous le modeste toit du pauvre aubergiste.

Ceci nous fait souvenir d'un magnifique hôtel que nous avons vu à Naples, et que le célèbre Caffarelli fit bâtir avec l'or qu'il amassa en chantant. Comme Scribe, mais plus vaniteux que le spirituel académicien, il fit graver une courte légende sur le fronton du superbe palais:

Amphyon Thebas, ego domum

Amphyon a bâti Thèbes, moi j'ai fait bâtir cette maison. — Convenez que la modeste n'était pas la qualité la plus éminente du riche artiste. Quant à Verdi, il n'a rien fait écrire sur la façade de sa villa. Je me trompe, il a fait écrire un nom, celui de *Lobello*, un chien qu'il aimait beaucoup et qu'il a perdu.

C'est pourtant entre ces murs qu'il a écrit la

plupart de ses chefs-d'œuvre. De sorte qu'on peut dire que si la villa est due à une partie de ses ouvrages, elle s'est montrée reconnaissante en faisant éclore les autres. C'est là que Verdi se recueille. Il y appelle son poète favori, Pave, avec lequel, après avoir choisi le sujet, il taille les situations, et c'est sous ses yeux que Pave cherche les mètres et aligne les vers.

Verdi—ne l'oublions pas—s'est formé lui-même. Lorsqu'il se présenta au Conservatoire de Milan, on lui déclara qu'il n'avait pas la moindre aptitude pour la composition et qu'il ferait bien de renoncer à cette carrière. Que la terre soit légère au Solon milanais, s'il n'est plus de ce monde. Quant à ses concitoyens, ils se hâtèrent à la représentation d'*Oberto* et plus tard à celle de *Nabucco*, de s'inscrire en faux contre ce jugement. Fiez vous aux professeurs des Conservatoires!

Tout en étudiant la musique, Verdi prit goût à la poésie, cette sœur aimée de la musique, dont les compositeurs devaient plus tard en faire presque une esclave. Il commença par lire les classiques italiens, puis il passa aux étrangers. Plus il s'élevait, plus il découvrait de larges horizons, et plus il était avide de nouvelles pérégrinations. Il s'initia aux beautés des théâtres français, anglais, espagnol et allemand. Schiller et Goethe, Calderon et Lope de Vega, Shakspeare et Byron, il voulut tout connaître—sans parler de nos auteurs contemporains. A tous il emprunta des sujets, et ces emprunts furent les plus heureux. C'est ainsi qu'il a pris *Il Trovatore* et *la Forza del destino* au théâtre espagnol, *I due Foscari* et *Macbeth* à l'anglais, *I Masnadieri* et *Luiza Miller* à l'allemand, *Alzira*, *Ernani*, *Rigoletto*, au théâtre français,—et nous en passons bien d'autres.

Puis à force d'étudier le théâtre des différentes nations pour y chercher des sujets, il se passionna pour leur littérature, et étendit ses lectures aux ouvrages qui ne sont pas du domaine de la scène. Il meubla aussi son cerveau de toutes les beautés littéraires écloses sous le ciel d'Orient et d'Occident. Enfin, les connaissances intellectuelles s'enchaînant les unes après les autres par un lien mystérieux, il passa à des études plus graves, si bien que la lecture devint en peu de temps sa véritable instruction, aujourd'hui l'on peut affirmer que Verdi n'est étranger à aucune des grandes questions sociales, industrielles, politiques, scientifiques et littéraires, qui ont agité les esprits jusqu'à nos jours.

Ceci pour l'esprit.—Quant au cœur, Verdi est d'une générosité exemplaire. On ne frappe jamais en vain à sa porte. Les malheureux ont appris à bénir son nom. Il est doué d'une grande sensibilité bien qu'en apparence il ne tienne pas du tout aux choses extérieures.

Qu'on me permette de placer ici une petite scène dont par un heureux hasard, j'ai été acteur, quelque modeste qu'ait été mon rôle.

Voici le fait

LÉON ESCUDIER,

(à continuer.)